

Montréal à l'heure du Japon La peinture de Miyuki Tanobe

Léo Rosshandler

Volume 20, Number 82, Spring 1976

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/55022ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La Société La Vie des Arts

ISSN

0042-5435 (print)

1923-3183 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Rosshandler, L. (1976). Montréal à l'heure du Japon : la peinture de Miyuki Tanobe. *Vie des arts*, 20(82), 50–51.

Montréal à l'heure du Japon *La peinture de Miyuki Tanobe*

Léo Rosshandler



1. Miyuki Tanobe devant l'un de ses tableaux.
(Phot. Charlotte Rosshandler)

2. Miyuki TANOBE
Samedi matin, rue Saint-Laurent, 1974.
36 pces x 48.
Coll. C.I.L.
(Phot. Charlotte Rosshandler)

3. *Le Restaurant Continental*, 1973.
36 pces x 41.
Coll. de M. George Mede.
(Phot. Charlotte Rosshandler)

4. *En revenant de la chasse aux canards,
chez Corinne ou Pepsi-Merci*, 1974.
30 pces x 36.
Coll. particulière.
(Phot. Charlotte Rosshandler)

5. *L'Épicerie Dubois*, 1973.
20 pces x 24.
Coll. particulière.
(Phot. Charlotte Rosshandler)





Si les Japonais, maîtres immémoriaux des formes abstraites, se font faire la leçon par un Québécois qui s'est installé chez eux, le R.P. Gaston Petit, les Québécois, à leur tour, se font damer le pion par une artiste japonaise, Miyuki Tanobe, établie chez nous (fig. 1). En effet, Tanobe a choisi comme thème de sa peinture un sujet que les artistes canadiens s'étaient réservés en propre, soit la scène urbaine, le mode de vie dans les quartiers et les faubourgs de Montréal. Son choix s'est arrêté particulièrement sur les quartiers en voie d'être démolis, ou en danger de l'être dans un futur rapproché. Déjà, certains de ses tableaux ont acquis un caractère documentaire et historique, car plusieurs maisons et coins de rues qu'elle a peints ont disparu. Des photographes ont sans doute fait un relevé systématique des zones menacées. Toutefois, la photographie, pour sentir la vraie pulsation d'une ruelle, d'un voisinage, du magasin du coin, ne saurait égaler la vision créatrice de l'artiste peintre.

Que l'on songe à Taylor et à son témoignage des quartiers d'affaires morts à cinq heures; à Pilot et à l'importance de son petit génie, juste au-delà de la carte postale et pourtant essentiel pour faire revivre un passé d'il y a quelques décennies. Saurait-on respirer à nouveau l'air de Montréal des années trente et quarante sans le secours de Surrey et de Lyman? Et Adrien Hébert, qui nous a laissé des coins de rues, des vues du port, des gestes banals mais combien significatifs. Un des rôles de la peinture est de rendre visible le monde qui passe, de le figer pour que l'on puisse s'en souvenir, d'en conserver l'image pour ceux qui, dans l'avenir, ne le connaîtront plus que par ouï-dire. L'importance du témoignage peint réside précisément dans sa subjectivité, par opposition aux documents d'ordre objectif que nous laissent la photographie, le film et la vidéo.

Tanobe, comme son nom l'indique, est japonaise, et cela explique bien des choses. Les Japonais n'ont-ils pas inventé, vers la fin du XVIIIe siècle, le *ukiyo-e*, la peinture du monde qui passe, du monde éphémère des plaisirs et des coutumes des petites gens. Il y a quelques mois, le Musée des Beaux-Arts de Montréal présentait à l'Université Concordia, un chef-d'œuvre de l'*ukiyo-e*, *Les cinquante-cinq stations de la route du Tokaido* d'Uttagawa Hiroshige (1797-1858). Que n'y voit-on pas? Et que ne voit-on pas dans les peintures de Tanobe? Les deux nous montrent des gens de tous les milieux et de toutes conditions, heureux, malheureux, amoureux, solitaires, vieux, jeunes, travailleurs et désœuvrés. Hiroshige dépeint à sa manière les voyageurs se régaland de spécialités locales, les temples, les enseignes des marchands, les serveuses s'arrachant les clients en tirant violemment sur leurs kimonos, les quartiers des plaisirs et des affaires. Chez Tanobe, ce sont les églises, les restaurants à frites, le supermarché, la maison à six entrées et quatre escaliers extérieurs, le restaurant spécialisé en gibelottes où le menu est signé Pepsi-Merci (fig. 4), l'épicerie du quartier affublée de trois affiches coca cola (fig. 5) et enfin la vieille maison à lucarnes du plateau Mont-Royal, affaissée sur elle-même. Les deux artistes illustrent la joie et la peine des gens qu'ils placent devant un décor fait avec le réalisme le plus précis. Malheureusement, comme tous les décors, celui-ci est aussi bien éphémère. Le Montréal traditionnel, que Tanobe place en arrière-plan, disparaît sous

nos yeux, victime d'un urbanisme exagéré, tandis que la route du Tokaido d'Hiroshige est devenue une voie ferrée pour trains-bolides. Autres lieux, autres temps; mêmes sources d'inspiration.

Par sa conception, la peinture de Tanobe peut certes être qualifiée de japonaise, mais son exécution, à mon avis, ne l'est pas, bien que l'artiste s'en défende. D'accord, elle utilise du papier marouflé sur bois, emploie des couleurs importées du Japon, peint à l'aquarelle, mais le résultat est loin d'être de nature japonaise, car c'est le sujet qui prend le dessus. La peinture de Tanobe s'accorde parfaitement avec le lieu qu'elle reproduit. La vie canadienne-française, le Montréal des quartiers pauvres, les attitudes des immigrants en voie d'adaptation, le souffle urbain, (fig. 3), la présence de l'hiver, constituent les éléments de l'œuvre achevée.

Comment cette femme est-elle parvenue à maîtriser notre paysage urbain? Elle a fait l'École des Beaux-Arts de Tokyo, l'Université Geda et puis s'est mise à parcourir le monde: Paris, où elle a cherché une inspiration sans jamais la trouver — Paris ne lui est pas entré dans le sang; elle a bien vu la Grèce et l'Italie, mais du dehors, comme les verrait tout peintre professionnel en mal d'exotisme populaire; Montréal, par contre, l'a emballée. A Paris, elle a rencontré et épousé un Canadien-français qui l'a conduite au Québec. C'est grâce à lui que Tanobe a pu voir et comprendre ce qui se passe derrière la façade. Plus encore, il lui a fait sentir les raisons de la façade. Tanobe étant francophone, les barrières, qui d'ailleurs ne sont jamais très rigides dans ce Québec hospitalier, sont tombées. Dans sa peinture, elle touche un nerf sensible. Inévitablement, elle se fait l'écho d'une prise de conscience collective.

La peinture documentaire est bien décriée aujourd'hui. On lui reproche son goût du pittoresque, son penchant pour l'anecdote et même son humour facile ou son attitude tragi-comique. On oublie que l'art a toujours été le témoin de son temps. Tanobe, par instinct poétique, par un sens d'observation aigu qui coule dans ses veines et, il faut bien le dire, par son immense talent, est ce témoin du Montréal d'aujourd'hui. Son réalisme n'est cependant pas un réalisme mécanique. En effet, elle pige un coin de rue ici, une façade un peu plus loin, un arbre à gauche et à droite, un magasin délabré un peu plus bas, et le tour est joué. Celui qui voit le tableau fini, par exemple un coin de la rue Visitation, jurerait qu'il connaît l'endroit, mais il aurait beaucoup de mal à le repérer. Le mystère de Tanobe est ce don du déjà vu.

L'artiste habite sur le Richelieu. Elle s'est mêlée à la vie de son entourage, connaît ses coutumes et a surtout été fascinée par les nombreux mariages villageois célébrés dans les églises de Saint-Marc, de Saint-Antoine et de Saint-Charles. Tanobe délaisse parfois la scène montréalaise pour celle de son milieu rural et peint des cortèges de mariés, dans leur attitude figée, presque irréelle, soucieux du décorum. Ces œuvres ont une touche surréaliste où l'histoire du Québec montre le bout de l'oreille. Mais de cela il sera question une autre fois. Pour aujourd'hui, réjouissons-nous de l'heureux accident qui a conduit parmi nous cette jeune et brillante artiste. L'amour fait bien les choses.